

6 Suisse

Un directeur d'école dans la tempête covid

PANDÉMIE Le nouveau président des directeurs d'établissements scolaires de Suisse latine, Pierre-Etienne Gschwind, à la tête du collège de Coppet, nous a ouvert les portes de son bureau pour parler de son métier chamboulé par la crise sanitaire

CÉLINE ZÜND
@celinezund

Les écoles, depuis deux ans, tangent au rythme des vagues de covid et leur lot d'angoisses et de contraintes. Au collège, masques, fenêtres ouvertes, tests et quarantaines font désormais partie de la routine. Mais assurer l'enseignement reste un défi quotidien pour les directeurs et directrices d'école.

Au milieu de la crise sanitaire, l'étude EDES, menée par la Haute Ecole spécialisée de la Suisse du Nord-Ouest FHNW, en collaboration avec la HEP Vaud et avec

la contribution de la Claceso – la conférence latine des chefs d'établissements de la scolarité obligatoire – et de son homologue suisse alémanique, la VSLCH, a sondé les directions d'école pour en dresser le portrait-robot.

Au-delà des statistiques, le nouveau président de la Claceso depuis janvier 2022, le Vaudois Pierre-Etienne Gschwind, qui dirige l'établissement secondaire de Coppet-Terre Sainte, nous a ouvert les portes de son bureau pour parler de ce métier qu'il exerce depuis près de vingt ans, après avoir enseigné le français durant quinze ans.

Autotest à la maison

Ce mercredi matin, d'abord, une urgence à gérer: distribution d'autotests dans trois classes. Le protocole veut qu'au-delà de quatre élèves malades dans une même classe le même jour, l'ensemble des élèves repartent avec

un autotest à la maison. «Heureusement, nous ne devons pas réaliser les tests en nos murs. Les élèves rentrent chez eux pour le faire. Et en cas de résultat positif, ils s'isolent durant cinq jours, et confirment en principe avec un test PCR», souligne Pierre-Etienne Gschwind.

Le collège, 600 élèves entre 13 et 15 ans et 70 profs, compte jusqu'à 15% d'élèves et 10% d'enseignants absents actuellement. Soit deux fois plus que durant un hiver ordinaire, sans covid. «En 2020, nous n'étions pas prêts pour faire l'école à distance, et celle-ci n'est pas une solution équitable entre les élèves. Depuis ce confinement, heureusement l'école est restée ouverte. Nous nous sommes habitués à fonctionner avec le virus. Le principal défi reste de remplacer les enseignants sans perturber le déroulement du programme. Malgré les bases de données cantonales et les collabora-

tions avec les HEP, on est très vite à la limite du système au niveau des remplacements car tout le monde cherche en même temps.»

Dans le préau plongé dans la brume, à l'heure de la récréation, au passage du directeur, certains jettent des regards furtifs derrière leur masque, d'autres saluent franchement avec un sourire. «J'aime y aller pour prendre le pouls de l'école et donner l'occasion aux élèves de venir me parler», dit Pierre-Etienne Gschwind.

Au quotidien, les échanges informels avec les élèves sont rares. Et souvent réservés aux recadrages. Un peu plus tard, dans la salle de réunion du directeur, Elisabeth Pasche, doyenne, passe en revue les affaires à surveiller. Souvent, il n'est pas seulement question des élèves, mais des parents. Il y a ces heures d'arrêt, distribuées à deux adolescents à la suite d'une bagarre, et contestées par un père. Ou l'alerte de cette maman,

qui estime sa fille harcelée. «S'il y a des problèmes de comportement, nous essayons toujours d'avoir les parents de notre côté, relève Pierre-Etienne Gschwind. C'est ainsi que la loi définit notre mission: nous collaborons avec les parents à l'éducation des enfants.»

C'est aussi le reflet d'une évolution du rôle de directeur d'école: il n'est plus cette figure crainte de tous. «Il y a cinquante ans, les profs étaient parfois les seuls à avoir fait une formation universitaire. Ils avaient globalement un plus haut niveau de formation que la majorité des parents. Actuellement, ce n'est plus le cas, cela s'est équilibré voire même inversé. Ce n'est pas un problème, mais la considération pour les métiers de l'enseignement n'est plus une question d'études mais de compétences», souligne Pierre-Etienne Gschwind. Une évolution qui pousse à la conciliation: 92% des personnes citées dans

l'étude EDES estiment qu'une bonne direction agit de manière consensuelle.

Autorité conciliante

Le directeur, ou la directrice d'école, incarne toujours l'autorité. «L'autorité éducative qui n'écrase pas, s'empresse-t-il d'ajouter, mais permet de grandir. Cela passe par l'écoute des élèves et le soutien des enseignants, avec qui on doit être en cohérence permanente.»

Depuis le début de la pandémie, ce sont surtout les élèves en repli sur soi qui inquiètent le directeur: les «refus scolaires anxieux». Pour y remédier, la direction actionne un «réseau» autour de l'élève: parents, psychologue scolaire, médecins. «Mais cela peut être très compliqué et prendre beaucoup de temps pour permettre à un élève de revenir à l'école.»

Au cours de la matinée, les courriers à signer s'empilent sur le bureau. Au fil du temps, la fonc-

tion s'est professionnalisée. Rares sont ceux qui exercent encore leur premier métier d'enseignant. La direction type consacre la moitié de son temps, à peu près à parts égales, à s'occuper d'administration (26%) ou de ressources humaines (23%), selon l'enquête mentionnée plus haut. «La formation des cadres devrait être bien plus solide, souligne Pierre-Etienne Gschwind. Les responsabilités sont très importantes dans toutes sortes de domaines. Et la qualité de l'école en dépend.»

Le reste de la journée du directeur préfigure les enjeux de l'école de demain. «La société attend énormément de l'école. Au point que certaines directions ont l'impression de passer à côté de leur première mission: la pédagogie. Mais c'est le propre de l'école d'être au cœur des tensions. Aucune réforme ne résoudra cela, il faut apprendre à faire avec», dit Pierre-Etienne Gschwind. ■